

19^e Symposium international de la nouvelle peinture au Canada. L'être au monde Subversion, mutation?

Jules Arbec

Volume 45, numéro 184, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52967ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arbec, J. (2001). Compte rendu de [19^e Symposium international de la nouvelle peinture au Canada. L'être au monde : subversion, mutation?] *Vie des Arts*, 45(184), 62–63.

L'être au monde : subversion, mutation ?

LA 19^e ÉDITION
DU SYMPOSIUM INTERNATIONAL
DE BAIE-SAINT-PAUL
A RÉUNI DES ARTISTES
DONT LA DÉMARCHE FRAÎCHE
VOIRE INNOVATRICE
S'EST FROTTÉE À CELLE
D'ARTISTES DÉFENDANT
UNE PEINTURE PLUS
TRADITIONNELLE.
L'HEUREUX MÉLANGE
D'EXPRESSIONS QUI EN
EST RÉSULTÉ DONNE UNE IDÉE
ASSEZ FIDÈLE D'UN ART
QUE VIENT SUBVERTIR
ET ALIMENTER UN LANGAGE
EN MUTATION.

Le thème du symposium, *l'être au monde*, servait à donner le ton à l'événement. De prime abord, un tel sujet risquait de ne déboucher que sur des considérations philosophiques et peut-être abstraites. Dans les faits, il en a été tout autrement. Ce thème a provoqué l'obligation pour l'artiste de redéfinir sa relation avec l'espace (du lieu le plus humble à l'univers) à travers les états de compréhension qu'il s'en fait.

Pour l'artiste, le travail de création se situerait à la croisée d'une perception première de son environnement et d'une saisie plus intime de lui-même qui modifie constamment sa présence au monde et dans le monde. Toute création suppose donc un contact concret avec une matière exigeante qui constitue, pour certains, le premier obstacle. Le fait de travailler en présence du grand public hors de la solitude de l'atelier impose une part d'adaptation non négligeable. Cette contrainte constitue la raison d'être du symposium de Baie-Saint-Paul. Cependant, elle a l'avantage de favoriser un rapport parfois très chaleureux entre créateurs et spectateurs au point de les rendre souvent presque partenaires de l'œuvre en gestation.

THÈMES ET VERSIONS

Il faut signaler d'emblée la grande qualité d'exécution des œuvres réalisées. L'assurance et la maturité étonnante des artistes sont venues prouver que le talent n'attend pas le nombre des années. Certes, à quelques exceptions près, l'approche technique est demeurée conventionnelle. Elle a été mise à profit par la plupart des artistes pour cerner le



Richard Conte
Mon inconscient chinois
Peinture/sculpture des 11 tamis chinois, 2001
Acrylique et bambou
11 x 45 cm de diam.

plus près possible le sujet proposé et éviter le risque de se perdre dans les méandres d'interprétations complexes.

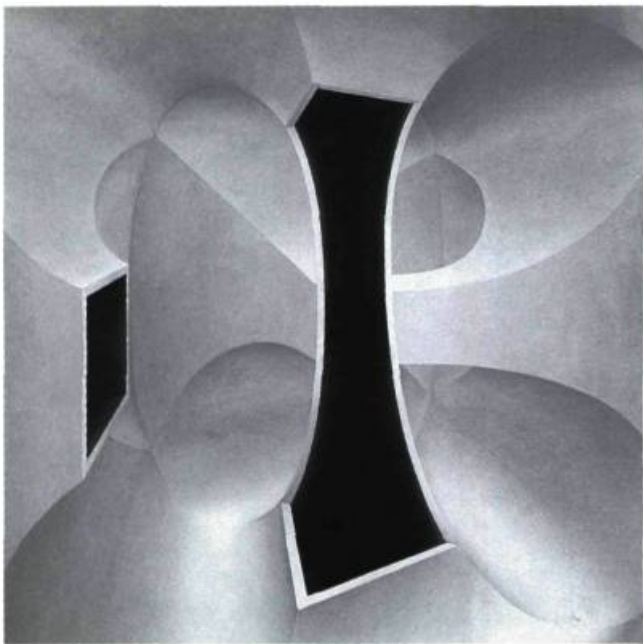
On pourrait regrouper les démarches selon trois grands axes. D'abord, l'expression de la présence au monde actualisée par l'artiste dans l'interprétation qu'il donne de son environnement. Ensuite, plus direct et plus percutant, le caractère médiatique de certaines œuvres, reflets et critiques de certains aspects de nos sociétés actuelles : surinformation, publicité à outrance, etc. Enfin, dans un langage plus traditionnel, certaines œuvres témoignaient des relations privilégiées avec la nature.

Ces assises étaient marquées par la présence de trois invités d'honneur : Richard Conte, peintre et universitaire parisien ; Charles Pachter, de Toronto et Lauréat Marois, de Québec. Chez le premier, les tableaux ont la forme de hublots ou, pour mieux dire, de tamis symboliques, sortes de capteurs de rêves à l'aide desquels l'artiste filtre la réalité pour la transposer.

Charles Pachter, lui, capture le réel du paysage en réduisant les formes à des schémas emblématiques pour en retenir toute la puissance d'évocation et surtout une signification différente.



Denis Routhier
*Today will be better than yesterday
Tomorrow will be better than today*
Acrylique sur tissu industriel
183 x 136 cm



Sylvie Pic
Perverse painting 1
Acrylique sur toile
220 x 210 cm

Lauréat Marois, enfin, s'inspire de la végétation pour tracer des entrelacs de trames végétales qui seraient le prolongement d'une présence humaine implicite.

Il est certainement difficile d'analyser en profondeur le travail des participants. Notons d'abord les grandes lignes, tangentes approximatives de l'évolution actuelle de la peinture qui marquent, par ailleurs, par leur processus de réalisation un art qui devient cette relation au monde qu'ils incarnent et redéfinissent.

L'influence marquée d'une certaine figuration et le retour en force à une certaine manipulation du réel se détachent comme les principales constantes. Sans doute ces choix découlent-ils du thème proposé mais ils dénotent une relation accrue de l'art avec l'environnement.

Bien concrète dans son propos, Sarah Gayle Key met ainsi en scène des orchidées et d'autres motifs floraux réunis dans une sorte de dialogue, lieu où se rejoignent imaginaire et réalité au creux de la mémoire.

Renée Duval reprend, pour sa part, des scènes de forêt qu'elle reproduit en grandeur nature, paysages qu'elle organise selon des coupes transversales ou des séquences qui introduisent un effet de rythme, amenant le spectateur à un contact direct et presque charnel avec la représentation.

PLUS OU MOINS HUMAIN

Plus actuels par leur facture, Dennis Ekstedt et Éric Demers se tournent vers le paysage urbain, sujet qui leur tient lieu de réflexion. Chez le premier, la scène nocturne de la ville prend un caractère fantasmagorique, l'utilisation des noirs et autres teintes sourdes devient presque lumineux devant le développement démesuré du ciel par rapport à la terre. Il en résulte une impression d'infini, de solitude de l'homme perdu dans l'univers. Le paysage industriel d'Éric Demers offre une coupe du sol surplombé par des photos d'usines, visions inusitées qui font toute la valeur de cette démarche réalisée à partir d'intégration de photos et de matériaux comme le sable et le goudron, matières qui assurent la véracité de l'œuvre comme celle du propos.

De son côté, Thierry Pertuisot, artiste français, a réalisé deux versions de paysages abstraits inspirés de *l'Enfer* et *du Paradis* de Dante. Ces scènes, abstraites au départ, évoquent aussi bien la fluidité-paradoxe des roches que celle-toute naturelle-de l'eau, milieu à la fois onirique et réel.

Pour d'autres enfin, la présence au monde se réfère à la présence... des nouvelles technologies. Barry Allikas propose un nouvel ordre social où tout est numérisé et réduit aux *bits*,

éléments de langage qui traduisent de plus en plus les relations humaines avec l'univers mais aussi avec le genre humain dans la mesure où chaque personne devient imperceptiblement ce qu'elle perçoit.

Dans sa peinture, Stéphan Bernier prolonge sa réflexion en instruisant le procès d'une société surmédiatisée. Son tableau revêt les proportions d'un téléviseur géant où s'étale une multitude de messages envahissants. Dans un registre connexe, Éric Simon s'inspire du dessin scientifique dans une composition qui tient de l'exercice d'exorcisme face aux peurs que véhiculent des savoirs non maîtrisés donc dangereux. Pour sa part, Denis Routhier critique l'appétit de surconsommation qu'attisent les médias de masse en se servant du charme rassurant de silhouettes humaines.

Les œuvres de Stacey Nadine Malysh et de Sylvie Pic se font plus intimes, plus près de l'émotion. Pour la première, être au monde, c'est faire corps avec une vie qui

devient la trame de l'œuvre, d'où une iconographie stylisée qui tient du réel et de l'effigie. De son côté, Sylvie Pic a recours à un vocabulaire formel et abstrait pour rendre sensible et vivante la notion d'un espace à créer, d'un lieu à habiter.

Une fois encore, le Symposium de Baie-Saint-Paul aura été l'occasion pour beaucoup de jeunes artistes de se mesurer à de réels défis, mais avant tout de se mesurer à eux-mêmes. En définitive, le panorama de la peinture qu'offrent leurs œuvres aura permis aux spectateurs un contact privilégié avec un art qui naît sous nos yeux, vit, se déploie et nous interroge.

Jules Arbec

Charles Pachter
Drapeau dans le vent
Acrylique sur toile
210 x 150 cm

